

Ceux dont on parle peu...

Robert Lévesque

Number 324, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90910ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2019). Ceux dont on parle peu.... *Liberté*, (324), 84–86.

Ceux dont on parle peu...

ROBERT LÉVESQUE

Proust, à l'occasion d'une rare préface qu'il signa, disait de la lecture qu'elle ouvre «au fond de nous-mêmes la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer». La phrase qui pourtant m'avait le plus séduit, alors que celle-ci sur *les demeures* se trouvant au fond de nous-mêmes m'avait intrigué, fasciné, était la première de la notice présentant la traduction qu'en 1905, avec l'aide de sa mère, il avait faite de *Sésame et les lys* de Ruskin, incipit inoubliable: «Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré.»

Il est vrai qu'une lecture, autant elle a pu nous *accueillir*, nous *absorber*, autant nous nous souvenons du lieu, de la circonstance et jusqu'à l'heure du jour où nous l'avons faite. Évoquant à 34 ans ses lectures des jours d'enfance enfuis, Proust disait revoir la salle à manger dans laquelle il s'était glissé après la promenade du matin, «avant l'heure encore lointaine du déjeuner, la vieille Félicie relativement silencieuse, les assiettes peintes accrochées au mur, le calendrier dont la feuille de la veille avait été fraîchement arrachée, la pendule et le feu qui parlent sans demander qu'on leur réponde et dont les doux propos vides de sens ne viennent pas, comme les paroles des hommes, en substituer un différent à celui des mots que vous lisez.»

Cet enfant liseur, concentré et si sensible, allait devenir le plus grand écrivain de son temps. L'adulte mondain qu'il aura été un temps, être spectral et obséquieux, fuyant et phénoménal, était du genre, comme l'ont raconté quelques-uns de ses proches, à tout retenir d'une soirée passée en loge au théâtre, les propos échangés d'une chaise à l'autre, les personnes observées

au loin dans la salle, les saillies assassines d'un désappointé, les meilleurs passages du texte de la pièce que l'on venait de jouer et les nuances des couleurs du costume de la tragédienne...

À Rimouski, enfant, j'étais loin d'être Proust et nous n'avions pas à notre service de Félicie relativement silencieuse, mais c'est *glissé dans la salle à manger* que, moi comme lui, j'ai amassé mes premiers souvenirs de lecture, que je suis entré dans de premières *demeures* où je n'aurais su pénétrer et qui devenaient miennes, découvertes *en moi*, la bibliothèque du capitaine Nemo, les bois des fables de La Fontaine, le château mi-réel mi-féerique où s'engage Augustin Meaulnes, le wagon dans lequel Moravagine est en fuite; mais le souvenir persistant qui, comme l'arbre cachant la forêt, revient dès que je pense à la salle à manger de la rue Notre-Dame, dont la fenêtre en saillie donnait vers le sud où l'on pouvait deviner le fleuve, c'est celui où j'ouvre l'album *Le sceptre d'Ottokar* que ma mère venait de m'acheter en échange, négocié serré, d'une visite chez un vaccinateur...

Jules Verne, Hergé, Jean de La Fontaine, les romans champêtres de George Sand reçus en prix de fin d'année, Racine et ses trois unités, Rimbaud et son paletot idéal, Diderot et ses catins, *Le capitaine Fracasse*, mes *demeures*, sauf celles de Cendrars et de Tintin, devaient être les mêmes que celles du petit Marcel qui lisait chez l'oncle Amiot à Illiers dans le silence des avant-midis de ses dix premières années, les seules où l'asthme le laissa tranquille, où la tante Léonie ne sortait plus de sa chambre, ces jours *pleinement vécus avec un livre préféré...* dans un abandon qui ne l'empêchait pas de demeurer attentif à tout, autant à la phrase surprenante qu'à l'abeille qui venait d'entrer dans la pièce...

Cette idée proustienne que la lecture ouvre des *demeures où nous n'aurions pas su pénétrer* et qui sont pourtant *nôtres*, je la retrouve, prime-sautière, chez Valéry Larbaud dans le prologue de son roman de 1929, *Allen* (ce qui veut dire «Allons» en dialecte forézien): «Maintenant, vous ouvrez la porte, vous tournez la page et vous entrez au beau milieu d'une phrase.» Larbaud fut dans la première moitié du vingtième siècle (1881-1957) un écrivain d'une exceptionnelle finesse, autant lecteur que voyageur, traducteur que romancier, admiré des écrivains de la NRF qui lui reconnaissaient un art de la limpidité et du dépouillement, un écrivain au lectorat limité, condamné au succès d'estime et pas fâché de la situation car il se méfiait de la popularité comme de la peste. Larbaud, dont l'œuvre raffinée ne sera guère remarquée que des esthètes et des lettrés (son *Fermina Marquez* et ses *Enfantines* sont des chefs-d'œuvre), était une figure admirable de la république des lettres. «Trop timide, trop modeste, trop généreux, trop érudit», disait Philippe Soupault dans ses entretiens, *Vingt mille et un jours*. Paulhan, qui tint correspondance avec lui, énumérait ses mérites et vertus dans *Les amis, les voisins*: «noblesse, générosité, recueillement, dévouement aux lettres, inflexible bon goût.»

Aujourd'hui connu et aimé de rares lecteurs *vraiment lettrés*, Valéry Larbaud était justement (c'est assez chou) un écrivain qui admirait les écrivains oubliés qu'il allait dénicher d'un nez averti dans les anciens siècles comme, par exemple, au seizième, Antoine de Nervèze dont on ne retrouve pas le nom dans le Laffont-Bompiani (édition de 1994), ce *Dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays* où il y a foule. Lisez ce qu'il écrit sur lui-même après avoir causé d'Antoine de Nervèze

dans un livre dont je vous parlerai tantôt, car c'est la relecture de ce cher bouquin qui m'a donné l'idée d'écrire cette chronique sur la lecture que je rédige dans les glaces de février et que vous êtes en train de lire l'été commencé. C'est une supplique sublime: «Ô Antoine de Nervèze, quand je serai devenu, à mon tour, d'écrivain peu connu écrivain oublié, quand je serai un petit oublié du commencement du vingtième siècle, un pauvre petit oublié (mais avec tant de chances d'être un oublié total et hors de toute chronologie, ce serait très beau) et que mes livres auront suivi le sort des autres choses vaines et périssables, puisse un érudit (mais qu'il soit lettré!) écrire mon nom près du tien.»

Eh bien voilà, Valery et Antoine, chers Larbaud et Nervèze, vos noms d'écrivains voués aux oubliettes sont là, mis côte à côte en Amérique, et pour l'oubli total c'est loupé, je m'en excuse!

Vichyssois qui ne fut pas vichyste, pacifiste collectionneur de soldats de plomb, Valery Larbaud, comme Proust, n'a jamais eu à se demander

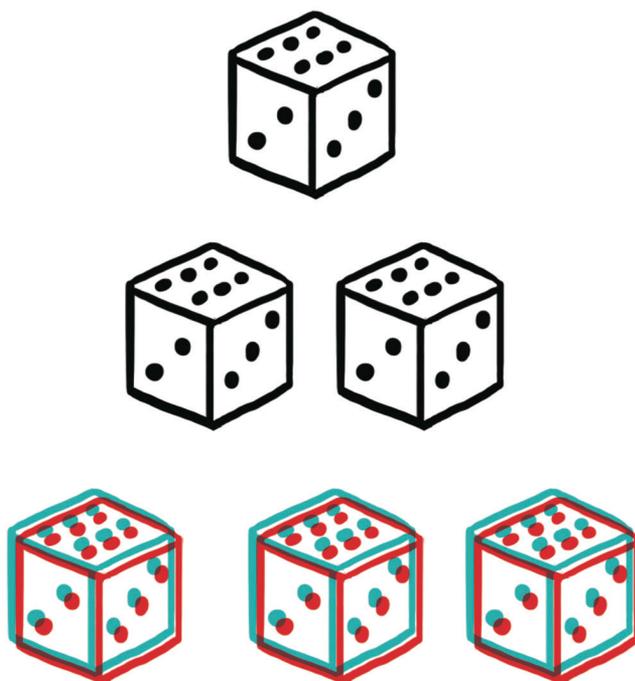
comment il gagnerait sa vie. Son père pharmacien et républicain avait commercialisé l'eau de Vichy, géré la source Saint-Yorre, et la famille, dont il était l'enfant unique, fut absolument riche. Ses lectures d'enfance menèrent le petit Valery (qui n'aimait pas son prénom) au pays de la littérature en droite ligne, sans soucis, et c'est avec une grâce aussi claire et pétillante que l'eau minérale qu'il a cheminé dans *les littératures*, car ce garçon à la santé fragile (ce qui le mena à séjourner souvent dans des palaces loin des villes) avait la plus solide propension à *apprendre*, et particulièrement les langues (même passé la quarantaine), et il aimait, comme on va à la chasse aux papillons, attraper les plus beaux spécimens d'écrivains nés dans d'autres pays que le sien, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Suède, l'Allemagne, le Luxembourg, où il pouvait s'arrêter le temps d'écrire en quelques nuitées le chapitre d'un ouvrage en marche. Larbaud fut un Européen pur-soie.

Ce livre, ce cher bouquin dans lequel Larbaud disait envier le sort d'Antoine de Nervèze, le temps est

venu de vous en causer, car c'est dans son titre que j'ai, en le déformant à peine, forgé celui qui surplombe ma chronique à *Liberté* que je tiens depuis dix ans, la première ayant été publiée en mai 2009 et portant sur un écrivain québécois oublié, François Moreau, et celle-ci étant la quarantième: bougies! *Le lecteur impuni*, cette enseigne sous laquelle j'écris ici, est, en toute déférence, la référence à cet ouvrage que Larbaud publia en 1925, *Ce vice impuni, la lecture*. Il répondait à une commande d'un éditeur lui demandant «un livre à votre choix» et à qui il envoya des liasses de feuillets dans lesquels il présentait son «domaine anglais», ses auteurs anglo-saxons préférés, Samuel Butler, Joseph Conrad, Thomas Hardy, Arnold Bennett, Poe, Walt Whitman, Faulkner, Wilde et (nous l'excusons du peu!) Joyce dont il avait supervisé pour ses amies libraires, Adrienne Monnier et Sylvia Beach, la traduction française d'*Ulysse*.

À cette série d'écrivains dont il s'était pénétré des œuvres, lisant dans les hôtels, les paquebots et les sleeping-cars, Larbaud ajouta en guise d'avant-propos ce texte qui apparut comme le portrait du lecteur «idéal et presque parfait», selon son expression, une élégie en prose de la lecture présentée comme un *penchant* doté d'une parfaite impunité, un enivrement en rien punissable par quiconque. Chic, courtois, Larbaud, d'entrée de jeu, dès la première page, expliquait son titre en disant qu'il l'avait trouvé dans un texte d'un écrivain américain vivant en Angleterre, Logan Pearsall Smith, un proche du groupe Bloomsbury dont la célébrité de Virginia Woolf avait fait sombrer dans l'oubli le nom et l'œuvre.

Dans ce texte, Pearsall Smith écrivait: «L'autre jour, accablé dans le métro, je cherchais un réconfort dans la pensée des joies réservées à notre vie humaine. Mais il n'y en avait aucune qui me parût digne du moindre intérêt; ni le Vin, ni la Gloire; l'Amitié ni la mangeaille; l'Amour ni la



Conscience de la Vertu. Valait-il donc la peine de rester jusqu'au bout dans cet ascenseur, et de remonter sur un monde qui n'avait rien de moins usé à m'offrir? Mais soudain, je pensai à la Lecture, au fin et subtil bonheur de la Lecture. C'était assez, cette joie que les Ans ne peuvent émousser, ce vice raffiné et impuni, cette égoïste, sereine et durable ivresse.»

Larbaud tenait son titre et n'allait pas se priver de mettre les points sur les i à propos de l'activité de la lecture, des types de lecteurs, des bibliophiles qui aiment trop l'objet, des curieux et des érudits, de leur passion et de la jouissance de lire en séparant le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire l'intelligence du savantasse... Ce texte est d'une lecture fascinante; c'est, déguisé en préface, un traité gaiement enlevé de vingt pages qui n'a rien perdu de sa pertinence et dont chaque phrase (que je cosignerais volontiers) résonne de justesse autant sur le monde d'hier que parcourait Larbaud que sur celui d'aujourd'hui dans lequel je vais à pas lents, livres sous le bras, ayant commencé à lire *vraiment sérieusement* au moment où Larbaud mourait à Vichy au milieu des années 1950.

Voilà qu'il évoque parmi les tentations du jeune lecteur: «celle qui l'attire vers ce qui brille, le rend dupe de la réclame des éditeurs, lui fait croire qu'un écrivain célèbre est forcément un bon écrivain tandis que ceux dont on parle peu n'ont aucun mérite. Quelques lecteurs n'y résistent pas et en restent là toute leur vie. Ce sont ceux qu'on appelle, charitablement, les demi-lettrés, et c'est parmi leur élite que se recruteront les écrivains faciles, fournisseurs du grand public». Larbaud ne nomme personne dans sa fine philippique mais l'on sait qu'il était contemporain de Proust et de Claudel puis de Gilbert Cesbron et de Guy des Cars. Moi, je suis contemporain de Marie-Claire Blais et de Pierre Bergounioux, mais aussi de Denise Bombardier et d'Éric-Emmanuel Schmitt...

Voilà qu'au «demi-lettré» il oppose un cas, celui (le sien, m'est avis) que sa passion de lire aura porté à partir à la conquête d'un nouveau domaine linguistique qui n'est pas au programme scolaire, l'anglais par exemple, alors qu'il doit être interrogé sur un texte allemand, ou qui s'est absorbé si complètement dans l'étude d'un seul auteur qu'il a oublié de préparer son examen. Larbaud écrit alors: «Il a négligé ses intérêts matériels pour sa passion, comme un amoureux s'endette pour une femme.» Bel éloge croisé de la dissidence, de la désobéissance, de la liberté d'esprit et de l'amour. «Celui-là, écrit Larbaud, a passé la grande épreuve éliminatoire: il sait que Callimaque, avec six cents lecteurs dans l'Europe entière, est plus célèbre et plus assuré de le rester que ce contemporain dont les livres se tirent à cent mille exemplaires.»

Le voilà dans l'élite lettrée, «la discrète élite», qui se reconnaît à l'attention qu'elle porte à la littérature contemporaine autant qu'aux grands textes du passé car «elle veut suivre le développement des traditions dont elle connaît les origines», suivre les épisodes marquants de l'histoire littéraire des pays aimés, visités, lus dans leurs langues, ces pays étant, pour lui, Hérodote et Soupault, Rabelais et les mystiques espagnols, l'époque d'Élisabeth et Dada, les Parnassiens et Joyce, l'archiprêtre de Hita et Tacite, les Précieux et ce qu'il appelle (je vous rappelle qu'on est en 1925) «la lyrique allemande contemporaine».

Au passage, Larbaud cause de la critique et là encore je cosignerais ce texte si actuel. Parlant du lettré, il écrit: «Il est le critique silencieux des critiques. Il les classe, et trouve plus d'un demi-lettré dans leur nombre. Il sait lire entre les lignes de leurs articles et de leurs études; fait aisément la part d'une culture insuffisante, du manque de goût, de la mauvaise foi, de la camaraderie, de l'envie, de l'intrigue – l'intrigue, au moins aussi déplacée

en littérature que l'honnêteté dans les choses de l'amour.»

Larbaud, un célibataire dont les projets de mariage n'aboutirent jamais, considérait la lecture comme l'équivalent d'une relation amoureuse; l'étudiant qui s'est plongé dans la lecture en négligeant la préparation de son examen est un amant qui s'endette pour une femme, le critique saisi par l'envie et l'intrigue est un fiéffé coucheur, autant dire qu'il sera un cocufiant cocufié.

Dans *Jaune bleu blanc*, un livre qu'il publie en 1927 et dont le titre aligne les couleurs des rubans avec lesquels il attachait ses manuscrits, il y a un texte, «Divertissement philologique», dans lequel il raconte comment, à quarante ans, il a cédé à *la tentation trop forte* d'apprendre *encore* une langue et, décrivant les phases de la conquête d'une langue étrangère, le désir, les approches, le tâtonnement, la persévérance, il compare l'entreprise au travail d'un chercheur en science tout en citant Claudel, qui a fait dire à un de ses personnages: «Cette femme je l'avais acquise comme une science.» Ce n'est qu'à la neuvième page que l'on saura qu'il s'agit du portugais. Il conclut: «Cette science, cette langue, je l'ai apprise comme on obtient l'amour d'une femme.»

Valery Larbaud, au long de sa vie aisée (il meurt à 76 ans, ayant presque perdu l'usage de la parole à la suite d'un accident cérébral qui assombrira, sans le priver du bonheur de lire, ses dernières années), n'aura somme toute été, comme écrivain, essayiste, lecteur, traducteur, voyageur, qu'un discret et grand artiste pratiquant ce que Stendhal appelait, en l'exerçant en mode plus rude, *l'arte di godere*, l'art de jouir des jours et des phrases, des villes et des mots, de la séduction et de la ponctuation. (L)